



HAL
open science

Les voyelles et l'alphabet

François Jacquesson

► **To cite this version:**

| François Jacquesson. Les voyelles et l'alphabet. 2017. halshs-02925605

HAL Id: halshs-02925605

<https://shs.hal.science/halshs-02925605>

Preprint submitted on 30 Aug 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

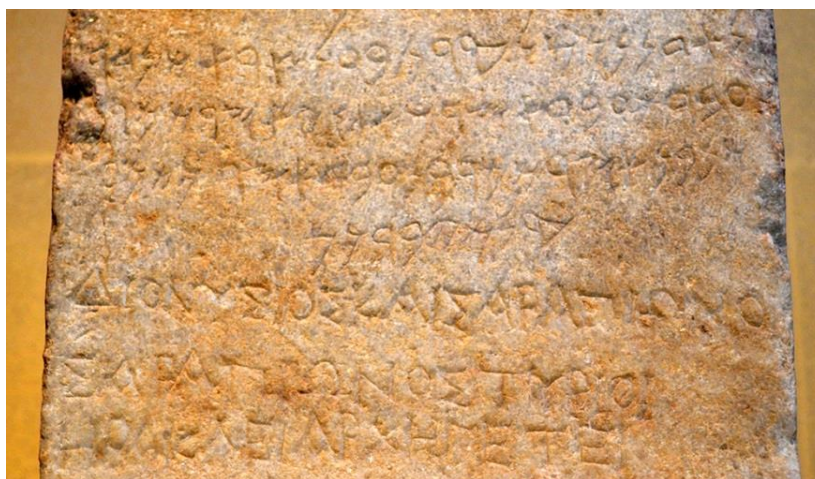
Les voyelles et l'alphabet

F. Jacquesson

Ces 17 pages (avec tableaux et images) racontent une histoire: comment on a écrit les voyelles. Nous prenons la question au début du 2^e millénaire AEC et la menons jusqu'à l'alphabet grec. Le propos n'est pas archéologique, ni exactement d'histoire de l'alphabet (qui serait un sujet différent), il s'agit de comprendre ce qui s'est passé avec la notation des voyelles. Nous allons voir que la réalité est assez différente de la légende. Bibliographie à la fin. - version 2e

1. Le cippe de Malte

En 1780, un Rohan qui était alors Grand Maître de l'Ordre de Malte¹, offrit à l'Académie ce monument dont la base est marquée d'une inscription bilingue : en grec en bas, et en haut du phénicien. Cet objet est au Louvre, sous le n° AO4818². C'était un monument célèbre, car c'est grâce à lui que Jean-Jacques Barthélemy 'décifra' l'alphabet phénicien. Barthélemy, en 1788, publia le 'best-seller' de la fin du XVIII^e siècle : *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*. Il fit une longue carrière au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque. La Révolution lui confisqua ses biens, et il mourut très pauvre en 1795.



Inscription du cippe de Malte. Musée du Louvre.

Inscription grecque : Dionusos kai Sarapiôn / oi Sarapiônos Turoi / Êraklei arkhêgetei.

'Dionysos et Sarapion, les (fils) de Sarapion, Tyriens, à Héraklès Archégète' (ont dédié ce monument).

Inscription phénicienne³ : l-'dnn l-mlqrt b'l šr 'š ndr / 'bd-k 'bd'šr w-'ḥ-y 'sršmr / šn bn 'sršmr bn 'bd'šr k-šm' / ql-m y-brk-m

'A notre seigneur, à Melqart maître de Tyr (ce monument) qu'ont voué ton serviteur Abdoshir et son frère Osirshamar, les deux fils d'Osirshamar, fils de Abdoshir, parce qu'il a écouté leur voix : qu'il les bénisse.'

¹ Il s'agit de Emmanuel de Rohan-Polduc, Grand Maître entre 1775 et 1797.

² Les informations sur ces cippes (il en existe un autre à Malte) proviennent du cours que Maurice Sznycer leur consacra à l'EPHE en 1974. Voir l'Annuaire de l'EPHE, consultable en ligne à http://www.persee.fr/doc/ephe_0000-0001_1974_num_1_1_5985

³ L'inscription se lit de droite à gauche. Les traits d'union séparent les éléments grammaticaux : ils ne sont pas dans l'original.

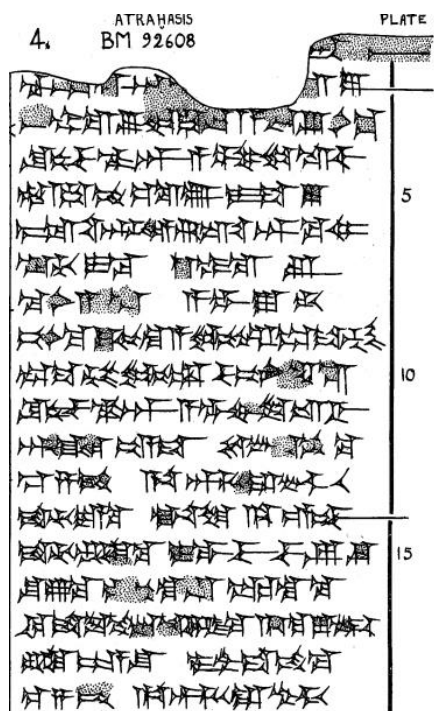
Ces cippes se trouvaient dans la villa que Giovanni Francesco Abela (m. 1655), vice-chancelier de Malte et auteur d'une *Descrittione di Malta*, s'était fait construire à La Valette. L'un des cippes fut transféré au Musée de La Valette, l'autre fut offert par Rohan à l'Académie des Inscriptions parce qu'il avait servi au déchiffrement. Barthélemy, qui avait déchiffré l'alphabet de Palmyre en 1754, s'intéressa à l'affaire, demanda un moulage, et réussit aussi avec le phénicien ; il en fit part à l'Académie en 1758.

Quand on confronte les deux textes, en translittération comme ci-dessus, une chose saute aux yeux : le grec, même si on le comprend pas, on peut au moins le lire. Mais le phénicien, *si on ne le comprend pas*, on ne peut même pas le lire !

Nous allons regarder comment on a noté les voyelles d'abord avec le syllabaire akkadien-babylonien, ensuite avec l'alphabet ougaritique à 30 lettres, ensuite avec l'alphabet cananéen « classique » à 22 lettres, dont le phénicien est un exemple célèbre - mais peut-être pas le plus significatif. Enfin, nous en viendrons aux voyelles de l'alphabet grec.

2. En akkadien ou babylonien

§ 2-1. Cette langue sémitique, connue sur plus de 2000 ans, est notée tout au long de sa carrière par un syllabaire, complété de signes indiquant des catégories sémantiques (non prononcés). Un certain nombre de mots ne sont pas écrits avec le syllabaire mais avec des signes affectés au mot dans son ensemble (des idéogrammes, si l'on veut) ; ces derniers n'indiquent pas la prononciation, mais le lecteur, en les voyant, restitue la prononciation du mot, comme nous faisons avec +, =, & ou @⁴. Dans l'exemple ci-dessous, les signes non prononcés sont en jaune⁵ ; les 'idéogrammes' sont en bleu. Les autres mots sont notés par le syllabaire. Il s'agit d'un extrait de l'histoire du déluge.



§ 2-2. Extrait de texte akkadien⁶

- (189) wa-aš-ba-at **DINGIR** b[e-le-et-i-li ša-as-s]u-ru
 (190) [š]a-as-su-ru li-gim-ma-a li-ib-ni-ma
 (191) šu-up-ši-ik **ilim** a-wi-lum li-iš-ši
 (192) il-ta-am is-su-u i-ša-lu
 (193) tab-su-ut **ili** **MEŠ** e-ri-iš-tam **DINGIR** ma-mi
 (194) at-ti-i-ma ša-as-su-ru ba-ni-a-at a-wi-lu-ti
 (195) bi-ni-ma lu-ul-la-a li-bi-il ab-ša-nam
 (196) ab-ša-nam li-bi-il ši-pi-ir **DINGIR** en-lil
 (197) šu-up-ši-ik **ilim** a-wi-lum li-iš-ši
 (198) **DINGIR** nin-tu pi-a-ša te-pu-ša-am-ma
 (199) is-sa-qar a-na **ili** **MEŠ** ra-bu-ti
 (200) i-t-ia-ma la na-ṭu a-na e-pe-ši
 (201) it-ti **DINGIR** en-ki-ma i-ba-aš-ši ši-ip-ru
 (202) šu-u-ma u-ul-la-al ka-la-ma
 (203) ṭi-iṭ-ṭa-am li-id-di-nam-ma a-na-ku lu-pu-uš
 (204) **DINGIR** en-ki pi-a-šu i-pu-ša-am-ma
 (205) is-sa-qar a-na **ili** **MEŠ** ra-bu-ti

⁴ Ce sont d'anciennes notations de scribes : l'esperluette & pour 'et' et @ pour 'at'.

⁵ DINGIR indique que le nom qui suit est celui d'une divinité ; MEŠ que le mot qui précède est à comprendre collectivement ou au pluriel.

⁶ Lambert & Millard 1969, p. 56 (texte E 189-205) et leur traduction p. 57. J'ai essayé de suivre servilement leur traduction. Texte cunéiforme (BM 92608) : planche XXII des *Cuneiform Texts from Babylonian Tablets in the British Museum*, part XLVI (1965). <http://www.etana.org/sites/default/files/coretexts/20449.pdf>

(189) 'Puisque Bêlet-ilî, déesse des naissances, est là, (190) Que la déesse des naissances crée descendance (?), (191) et que l'homme supporte la peine des dieux.' (192) Ils ont appelé et requis la déesse, (193) la sage-femme des dieux, la sage Mami : (194) 'Tu es la déesse des naissances, créatrice de l'humanité, (195) crée Lullû pour qu'il supporte le joug, (196) qu'il porte le joug ordonné par Enlil, (197) que l'homme supporte la peine des dieux.' (198) Nintu ouvrit sa bouche (199) et s'adressa aux grands dieux : (200) 'Il ne m'est pas possible de faire des choses, (201) c'est avec Enki qu'est le talent. (202) Puisqu'il peut nettoyer tout, (203) qu'il me donne l'argile pour que je le fasse.' (204) Enki ouvrit sa bouche (205) et s'adressa aux grands dieux.

§ 2-3. Nous allons regarder quelles syllabes ont été utilisées pour écrire ce passage. L'extrait est tout petit, les nombres qui suivent n'ont pas de valeur statistique, mais ils permettent des observations simples. Nous obtenons quatre types de syllabes. Si nous désignons les voyelles par V et les consonnes par C, les quatre types sont : V, VC, CV, CVC. Les voyelles toutes seules (type V) apparaissent dans la 2^e colonne du tableau ci-dessous, sous « V ». Ensuite viennent les syllabes de type VC. Le second tableau donne les syllabes de type CV.

	V	-b	-d	-k	-l	-m	-n	-p	-r	-s	-š	-t	-t̄
a	12	2			1	4				3	2	3	
e	2						3					1	
i	5	1	1	2	3			1	1	3	3	2	1
u	3				2			2			1	1	

		b-	d-	k-	l-	m-	n-	p-	r-	s-	š-	t-	t̄-	w-	y-
a		3		1	3	12	5		2	2	9	1	1	1	1
e		1			1			1				1			
i		3	1	2	8	1	3	3	1		8	5	1	3	
u		2		1	4			3	4	5	4	1	1		

Il existe un petit nombre de signes pour syllabes CVC : gim, lil, lum 2, nam 3, nin, qar 2, tab, tam.

§ 2-4. Les signes pour les syllabes de type V sont 22, celles de type VC sont 43, celles de type CV sont 109, celles de type CVC sont 12. On constate donc que les voyelles peuvent être utilisées seules - ce qui signifie que contrairement à ce qu'on croit parfois, il existe des signes vocaliques dans ce système graphique.

§ 2-5. On distingue 4 voyelles (pas de diphtongue) dont la fréquence, même dans ce petit échantillon, n'est pas égale : /e/, seul, en CV ou en VC, est beaucoup moins fréquent.

	seul	VC	CV
a	12	15	41
e	2	4	4
i	5	18	39
u	3	6	25

§ 2-6. On constate aussi (on pense rarement à le remarquer) que la fréquence des syllabes est très diversifiée : dans cet échantillon, certaines sont fréquentes (ma, a, ša, ši, li), d'autres moins et d'autres n'apparaissent qu'une fois. La situation ne serait pas très différente dans un échantillon plus vaste. Cette fréquence relative tient à des causes différentes : la « fréquence dans le dictionnaire » et la « fréquence dans le texte » : s'il existe des mots grammaticaux d'emploi très courant (c'est toujours le cas), les syllabes qu'ils utilisent seront surreprésentées par rapport à ce qu'on constaterait si l'on se bornait à regarder un lexique de la langue.

§ 2-7. Il en résulte que l'idée apparemment rationnelle d'inventer autant de signes syllabiques qu'il y a de syllabes CV et VC théoriquement possibles, n'est pas si rationnelle : certains signes ne seront jamais utilisés, ou rarement. Il est plus astucieux d'inventer un système dont tous les signes seront beaucoup utilisés. Mais cette invention suppose un examen de l'usage réel des signes dans l'écriture.

§ 2-8. Relevons aussi l'importance, dans le système graphique akkado-babylonien, des signes VC et CVC. Les signes VC sont utiles puisqu'on les emploie presque moitié autant que les signes CV. Ils servent en fin de mot quand le mot se termine par une consonne, puisqu'il n'existe aucun signe pour noter une consonne seule, comme dans le premier mot du texte <wa-aš-ba-at>. D'après les quelques syllabes CVC que nous fournit notre extrait, les consonnes finales des CVC sont surtout des sonantes /m, n, l, r/ mais pas uniquement. A l'intérieur du mot, ces syllabes VC sont utiles quand on a des groupes consonantiques. Par exemple nous trouvons en (203) <ṭi-iṭ-ṭa-am> 'argile' : l'accusatif en -am du mot *ṭiṭtu* ou *ṭiṭu* ; il n'existe pas de signe CVC <ṭiṭ>, et on doit donc écrire <ṭi-iṭ-ṭu>. Le mot *ṭiṭ* 'boue, argile' est attesté une douzaine de fois dans les textes bibliques, souvent pour la boue des rues urbaines !⁷, mais évoquant parfois l'argile du potier⁸.

§ 2-9. Mais les plus nombreux sont les signes CV : ceux qui s'appuient sur une consonne. L'histoire de l'écriture nous montre que la tradition qui considère que le format naturel d'une syllabe est CV est très ancienne ; c'est encore la nôtre. On pourrait se demander pourquoi.

§ 2-10. Enfin, où servent les signes de voyelles seules ? Au début des mots quand ils commencent par une voyelle : <a-na> 'à', <a-wi-lum> 'homme', <e-ri-iš-tam> 'sage' etc. ; ou quand ils ont un préfixe grammatical vocalique, comme dans <i-ša-lu> 'ils demandèrent' où <i-> est l'indice de 3^e personne. Mais aussi à la fin ou à l'intérieur du mot. Ainsi en (202) nous avons <šu-u-ma> 'et il', avec le pronom *šû* 'il' qui a une voyelle longue très souvent écrite au moyen d'une voyelle supplémentaire <šu-u> ; c'est vrai aussi du pronom <at-ti-i-ma> 'et toi' à la ligne (194), où le pronom 'toi, tu' est <at-ti-i>.

§ 2-11. Ce syllabaire est différent de ceux qui ont été inventés par exemple pour le japonais, hira-gana et kata-kana (qui sont distincts des alphasyllabaires⁹ comme ceux de l'Inde ou le hangeul de Corée). Remarquons donc trois choses: (1) il existe des signes V pour des voyelles seules, qui sont souvent utiles, (2) il existe des signes VC en face des signes CV, (3) les signes CV sont dominants.

3. En ougaritique

§ 2-1. La langue des tablettes trouvées dans les fouilles de la cité d'Ougarit, près de Lattaquié en Syrie, est une langue sémitique du Nord-Ouest, proche du phénicien ou de l'hébreu, mais plus ancienne. Les signes (les lettres) sont de type cunéiforme. Comme pour les tablettes en cunéiforme, l'ordre de lecture est de gauche à droite. Les tablettes remontent aux XIV^e et XIII^e siècles AEC. Cette écriture n'utilise que 30 signes. Les écritures encore plus anciennes, dont on vient de voir un exemple, en utilisaient plusieurs centaines (notre court extrait akkadien en utilisait 70¹⁰).

⁷ Ainsi 2 Samuel 22 :43, Michée 7 :10, Zacharie 9 :3 et 10 :5, Ps. 18 :43. Voir Jérémie 38 :6.

⁸ Isaïe 41 :25, Nahum 3 :14.

⁹ Un alphasyllabaire est une écriture syllabique où les signes des consonnes doivent être accompagnés de notations pour les voyelles. En principe, les notations intégrées pour les voyelles sont homogènes (par exemple le <i> de <gi> est analogue au <i> de <pi>), mais il arrive que l'usage graphique ait déformé cette régularité. Le hangeul coréen est un exemple d'alphasyllabaire homogène. Au contraire, les signes du syllabaire japonais hiragana sont des abréviations de signes chinois de même sonorité : le signe pour <gi> ぎ n'a pas de rapport ni avec celui pour <pi> ぴ, ni avec celui pour <ga> ぎ.

¹⁰ En fait davantage, car il arrive qu'une même syllabe puisse être notée par des signes différents.

§ 3-2. Certaines tablettes donnent les signes de l'alphabet dans un ordre conventionnel, « l'ordre alphabétique ». Transittéré, cet ordre est le suivant (ici coupé en deux pour des raisons d'édition). Sur la ligne du dessous, on a reporté les signes qu'on trouve dans l'alphabet cananéen à 22 lettres.

ougaritique 30	a	b	g	ḥ	d	h	w	z	ḥ	ṭ	y	k	š
cananéen 22	'	b	g		d	h	w	z	ḥ	ṭ	y	k	

l	m	ḡ	n	z	s	'	p	š	q	r	ṭ	ḡ	t	i	u	ś
l	m		n		s	'	p	š	q	r	š		t			

Comme les signes de l'alphabet à 22 lettres sont dans le même ordre traditionnel, on peut faire au moins deux hypothèses

(a) l'alphabet à 22 lettres est plus ancien, celui à 30 lettres est une élaboration ; c'est ce que suggère la place des deux voyelles en fin d'alphabet : comme on place en général en fin d'alphabet les ajouts ultérieurs, et qu'on peut voir ces deux voyelles (la 1^{re}, <a>, correspond au aleph) comme une innovation, on les aurait mises là, juste après la dernière lettre <t> de l'alphabet plus ancien. Cet argument ne dit rien pour les lettres de l'intérieur de la série.

(b) l'alphabet à 22 lettres est une simplification ultérieure, celui à 30 lettres est plus ancien.

(c) en réalité¹¹, les deux ont dû se produire, et il faut faire l'hypothèse d'un alphabet ancien à 27 lettres jusqu'à <t>¹², donc ultérieurement complété à la fin (i et u, et <ś> pour certains mots d'emprunt), mais qui aurait comporté des notations plus complètes que celle de l'alphabet à 22 lettres. Les simplifications de 27 à 22 s'expliquent par des convergences, par exemple : quand <ṭ> prit le son /š/¹³, le signe <š> qui notait ce son n'avait plus d'emploi, et a disparu.

On a découvert des alphabets dans l'ordre inverse¹⁴, donc lus de droite à gauche comme plus tard l'araméen ou l'hébreu. Ces séries de lettres sont simplifiées par rapport à la série à 30 lettres : par exemple, /ḥ/ et /h/ sont toutes deux écrites ḥ qui est le signe ordinairement pour <ḥ>.

§ 3-3. La grande décision est **qu'on ne note plus les voyelles** (ni les consonnes doubles). Pour chaque syllabe on va noter la consonne et seulement la consonne, et on ajoute quand il faut la consonne de fin de mot. Cela correspond à une analyse syllabique systématique. Ce n'est pas notre sujet, puisque nous nous occupons de la notation des voyelles, mais il est évident que cette nouvelle façon de séquencer les mots est une théorie linguistique en action¹⁵.

§ 3-4. Si en première approximation on ne note plus les voyelles, on va noter davantage de consonnes, car la notation des consonnes en ougaritique est plus fine qu'en akkadien. L'écriture akkadienne distingue entre 22 et 20 consonnes, l'écriture ougaritique en distingue 27 ou 28. Il est difficile de savoir si l'écriture akkadienne était déficiente (c'est possible) ou si l'écriture ougaritique, sensible au fait que la consonne vaut pour la syllabe, cherche à intégrer des nuances d'un type nouveau (c'est possible aussi), mais il se peut aussi bien que la langue ougaritique ait eu plus de consonnes phonologiques.

¹¹ Telle est l'explication de Gurdon, *Ugaritic Textbook*, p. 12.

¹² Un tel alphabet est attesté par les plaques d'or éditées par Woodard 2014.

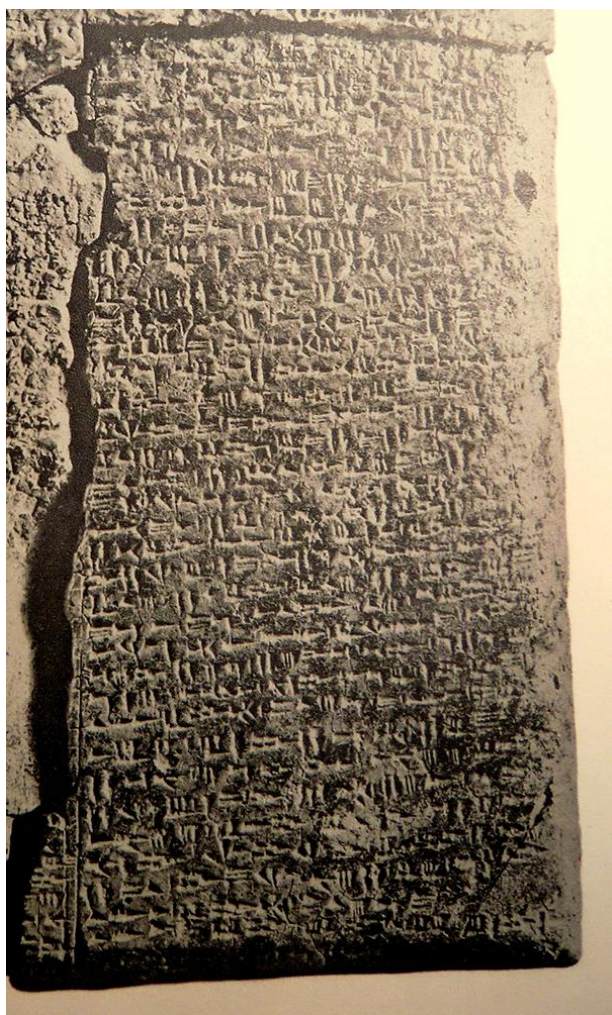
¹³ La lettre <š> de l'alphabet à 22 lettres est à la place de ce <ṭ>.

¹⁴ 'Alphabets en miroir' : Gurdon, *Ugaritic Textbook*, § 3.6, p. 16.

¹⁵ Morag (1962 : 61) écrivait : 'An analysis of a vocalization system - like that of an orthographical system - is in fact simply an attempt at a reconstruction of the phonemic analysis which was carried out by the inventors of the system : the concept of the phoneme had been, of course, inherent in linguistic thought and work long before its first formulation by Kruszewski and Baudouin de Courtenay.'

§ 3-5. Cette transformation de la manière d'écrire les mots est vraisemblablement le résultat de deux motivations convergentes. D'une part, la tradition qui consistait à noter des clefs sémantiques non prononcées (les « déterminatifs », en **jaune** dans la section précédente) est abandonnée, ainsi que les lectures traditionnelles d'idéogrammes (un signe qui veut dire 'dieu' sera lu par chacun dans sa langue, en **bleu** dans la section précédente). L'abandon délibéré de ces traditions de l'Asie intérieure est une reprise en main profonde de la pratique de l'écrit : ce qui faisait le prestige (et les revenus) des technocrates de l'écriture est rejeté. On peut désormais apprendre à écrire en quelques jours.

§ 3-6. D'autre part, la langue s'y prêtait. Non qu'elle ait été plus facile à noter, ni que les voyelles aient été négligeables, mais le vocalisme d'un mot dépendait beaucoup de son statut grammatical. Or, celui-ci est assez bien indiqué par les affixes grammaticaux qu'il porte et par sa place dans la phrase ou dans son groupe. En fonction des marques morphologiques et de la syntaxe, on peut inférer le statut du mot, et de là souvent sa prononciation. Cela suppose qu'on connaisse assez la langue pour s'y retrouver - comme de nos jours en hébreu ou en arabe - mais c'est la preuve que c'est possible.



§ 3-7. Cela suppose aussi que l'écriture était celle d'un dialecte à peu près uniforme. Car s'il avait fallu enregistrer des parlers différents, qui auraient varié sur la prononciation des voyelles (comme en France entre /roz/ au nord et /roz/ au sud, pour 'rose') ou des consonnes (comme en Allemagne entre *apel* au nord et *appel* au sud, pour 'pomme'), ce système aurait été trop faible. C'est une raison pourquoi les Grecs, quand ils ont emprunté cet alphabet dans sa version cananéenne, ont dû faire machine arrière et noter les voyelles : outre le fait que la grammaire de leur langue ne permettait pas des déductions aussi nettes entre morphosyntaxe et prononciation, leurs dialectes étaient trop différents les uns des autres. Le succès même de ce système provincial, quand il s'est diffusé dans le monde méditerranéen, a provoqué une « remise à jour » qui était à certains égards un retour en arrière.

§ 3-8. Quoi qu'il en soit, quand on translittère l'écriture ougaritique, le lecteur des alphabets ultérieurs a une nette impression de squelette. L'extrait suivant est tiré du poème d'Aqhat (I, 3, 30-39)¹⁶. L'image ci-contre reproduit le morceau de la tablette concernée, dans l'édition originale de Charles Virolleaud¹⁷.

yšu gh wyṣḥ knp ṣml
b'l yṭbr b'l yṭbr diy

il éleva sa voix et cria : l'aile de Sumul [un dieu-aigle]
Baal (la) brisera, Baal brisera cet oiseau

¹⁶ Driver 1956, p. 63. La traduction suit Caquot, Sznycer & Herdner 1974, p. 451-2, en tenant compte du mot-à-mot de Driver.

¹⁷ Virolleaud 1936, planche XIII. La tablette est exposée au Louvre.

hyt tqł tħt p'ny ibq'	elle tombera sous mes pieds, je déchirerai
kbdh waħd hm iṭ šmt iṭ	son gésier ¹⁸ et je regarderai s'il y a de la chair s'il y a
'zm abky waqbrnh aštn	de l'os, je pleurerai et je l'enterrerai, je le mettrai
bħrt ilm arš bph rgm lyša	dans une cavité divine, la terre.
	La parole est à peine ¹⁹ sortie de sa bouche
bšpth hwth knp šml b'l yṭbr	le discours de ses lèvres, Baal brise l'aile de Sumul
b'l ṭbr diy hyt tqł tħt	Baal a brisé cet oiseau. Elle tombe sous
p'nh ybq' kbdh wyħd	ses pieds, il déchire le gésier et regarde :
iṭ šmt it 'zm [wyqħ bhm	il y a de la chair, il y a de l'os.

§ 3-9. Le lecteur habitué à ce qu'on lui donne les voyelles est désespéré. Il voit bien quelques voyelles ici et là (y-šu, diy, i-bq' etc.) : environ une par ligne, alors qu'il lui en faudrait au moins une par mot ! Mais le lecteur habitué à l'arabe ou à l'hébreu repère les <w-> qui signifient 'et', les <y-> qui sont indices d'un sujet de 3^e personne, le <i-> ou <a-> indices de 1^{re} personne, les <-h> qui sont des possessifs etc. de sorte que dans la première ligne il est porté (avec raison) à segmenter <y-šu g-h w-y-šħ knp šml>. Dans <knk>, il reconnaît le mot 'aile' (hébreu *kanaf*), et il est presque chez lui quand on lui dit que cela signifie :

y-šu g-h w-y-šħ knp šml
il-leva voix-sa et-il-cria : l'aile Sumul...
« il leva sa voix et il cria : 'L'aile de Sumul...' »

Les déchiffreurs de cette langue n'ont pas fait autrement. Si l'on prend notre petit texte en surlignant tous les affixes (préfixes ou suffixes) grammaticaux, on en trouve beaucoup :

y-šu gh wy-šħ knp šml b'l y-ṭbr b'l y-ṭbr diy hyt tqł tħt p'ny ibq' kbdh waħd hm iṭ šmt iṭ 'zm abky
waqbrnh aštn b-ħrt ilm arš b-ph rgm lyša b-špth hwth knp šml b'l y-ṭbr b'l ṭbr diy hyt tqł tħt p'nh ybq'
kbdh wy-ħd iṭ šmt it 'zm.

§ 3-10. Ce type de séquençage est rendu plus facile par le fait que seulement certaines lettres (que les grammairiens de l'arabe et de l'hébreu appelleront les 'lettres serviles') peuvent correspondre à des préfixes ou à des suffixes grammaticaux, très fréquents et peu nombreux. Ainsi <knk> a peu de chance²⁰ d'avoir un préfixe k- et aucune chance d'avoir un suffixe -p parce qu'il n'en existe pas ; <šml> est un mot entier parce qu'il n'existe aucun préfixe š- ni aucun suffixe -l. On voit où est le corps du mot et où sont les affixes possibles.

§ 3-11. Cet exercice simple permet de trouver le corps du mot et, quand il y a par exemple un préfixe <y->, de savoir que c'est un verbe à la 3^e personne au présent. Il y a des verbes dont le corps a deux consonnes, comme ici <w-y-šħ>. Hans Bauer, en 1930, avait remarqué que ce <šħ> correspondait à un verbe hébreu assez rare <šwh> 'crier'. Souvent les verbes ont trois consonnes, et les voyelles au passé sont alors certainement /a/ et /a/. Dans la ligne suivante, nous avons deux fois <y-ṭbr> avec pour sujet <b'l> 'Baal' (le dieu Baal, que Flaubert a rendu populaire dans son roman *Salammbô*). Ce verbe a trois consonnes, et Charles Virolleaud en 1936, avait vu que c'est l'équivalent de l'hébreu <šbr> 'briser' : au passé ce verbe se prononce *šabar*, mais au présent avec le préfixe yi- il s'écrit <yšbr> et se prononce yi-šbor. Ce verbe existe aussi en arabe classique sous la forme <ṭbr> avec un passé *ṭabara* et un présent ya-ṭbaru. Dans des langues de ce genre, quand on voit ce très fréquent indice de 3^e personne, on sait comment prononcer le verbe. La notation des voyelles est donc moins nécessaire.

¹⁸ <kbd-h> évoque par exemple hébreu *kaḥéd* 'foie', mais Caquot et Sznycer traduisent 'gésier'.

¹⁹ Dans <l-y-ša>, le <l-> est une négation : « la parole (rgm) n'était pas sortie (l-y-ša, du verbe <yša> 'sortir') en sa bouche (b-p-h), que... »

²⁰ Il existe un préfixe <k-> 'comme', mais il n'est pas si fréquent.

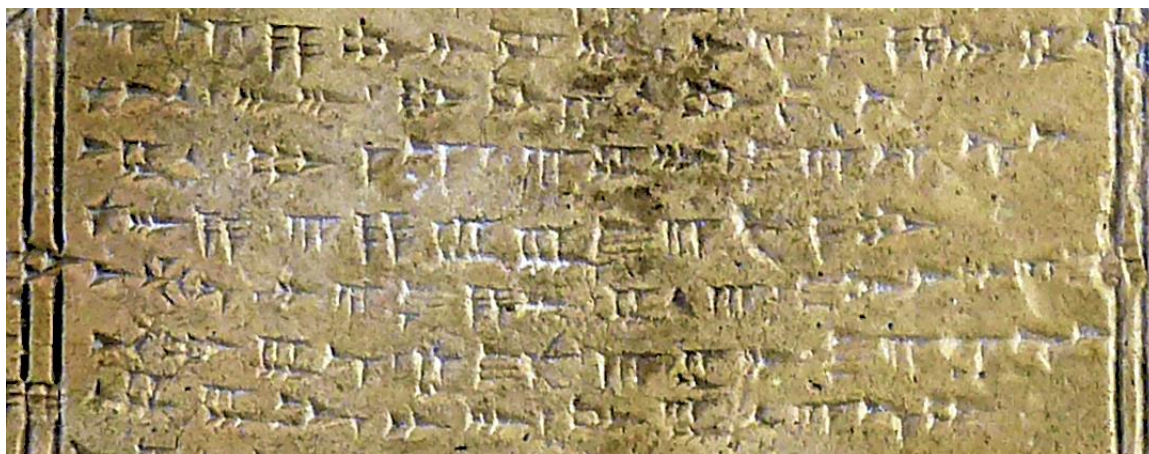
§ 3-12. Mais l'extrait ci-dessus montre que plusieurs voyelles sont notées, comme en akkadien. Souvent, comme en akkadien, il s'agit de voyelles en début de mot. Il peut s'agir de mots commençant par une voyelle, comme <iṭ> 'il y a', <aṣ> 'terre'. Mais beaucoup de cas sont dus au préfixe de 1^{re} personne du présent, comme en arabe ou en hébreu : <i-bq> 'je déchirerai', <w-a-ḥd> 'et je regarderai', <a-bky> 'je pleurerai', et une forme plus compliquée mais parfaitement normale <w-a-qbr-nh> 'et je l'enterrerai', avec <w-> 'et', <a-> 'je', <-nh> 'le' et le verbe avec trois consonnes. En hébreu biblique, on aurait²¹ 'et je l'enterrerai' *we-èqberènnû*, qui repose sur *è-qberè-n-hû*. Quand on comprend le schéma grammatical grâce aux affixes, la prononciation est à peu près automatique.

§ 3-13. Un certain nombre de voyelles se trouvent en milieu ou en fin de mot, comme dans le premier mot de notre extrait, <y-šū> 'il éleva (sa voix)'. Ce verbe, quand on cherche à le ramener à un modèle à trois consonnes (ce que l'analyse par syllabe pousse à faire) est compris sous une racine NS' (héb. *naša* 'soulever, (em)porter'). Même l'orthographe des livres bibliques, pourtant fixée bien longtemps après la tablette du poème d'Aqhat, révèle la consonne finale : pour 'ils emportent' on lit <y-š'-w> avec tantôt une lecture *yis'û* et tantôt, sous accent de fin de phrase, une lecture²² *yisša'û*. Le hiatus des deux voyelles est noté, et c'est ce que note le <u> dans l'ougaritique <y-šū>.

§ 3-14. L'ougaritique a donc des signes vocaliques, qu'il utilise à peu près comme ceux de l'akkadien : la nouveauté n'est pas tellement là. C'est a posteriori, quand on s'émeut du fait que les Grecs ont « inventé la notation des voyelles » que rétrospectivement on cherche qui diable a bien pu écrire des voyelles avant les Grecs ! Mais en fait, ce genre de voyelle était écrit depuis très longtemps. Ce qui est vraiment nouveau en ougaritique, comme on a vu, c'est au contraire qu'on ne les notait plus !

§ 3-15. Cela permettait d'abandonner le grand nombre de signes que comporte nécessairement un syllabaire, alpha-syllabaire ou pas. Comme on abandonnait l'idée de noter les consonnes doubles, cela poussait à abandonner de la même façon les signes VC. Plus tard, quand il s'agira de « noter la prononciation », comme pour l'hébreu biblique, le syriaque, ou l'arabe du Coran, on inventera des signes additifs²³. Mais le système ordinaire des langues sémitiques consiste à noter les formes de la langue, pas exactement la prononciation.

§ 3-16. Exemple de tablette en ougaritique²⁴



Tablette AO 16642, Musée du Louvre.

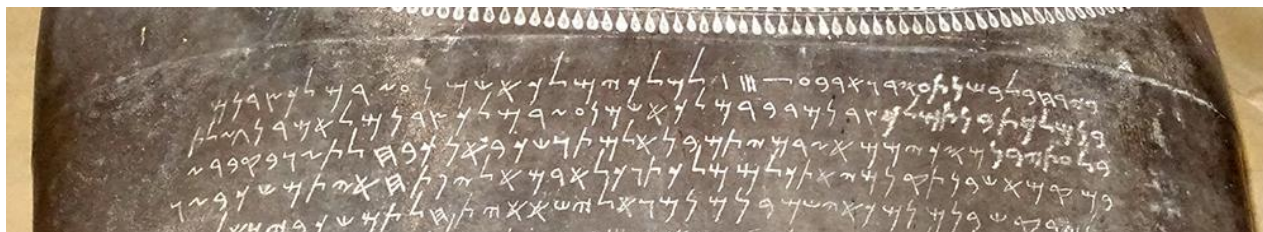
²¹ Cf Gen 9 :5 *èdrešènnû* 'je le demanderai'. Pour *-ènnû* < *-enhû*, cf. Joüon-Muraoka § 61h, p. 161.

²² Habacuc 2 :6.

²³ Voir Morag 1962 sur la comparaison des systèmes des signes diacritiques pour les voyelles.

²⁴ La translittération suit Driver op. cit. p. 104. La traduction à la fin s'efforce au mot à mot.

§ 4-2. **Phénicien.** Le sarcophage du roi phénicien Eshmunazor II, visible au Musée du Louvre, donne un bon exemple. Ce roi régnait sur la ville de Sidon au début du V^e siècle AEC.



L'inscription phénicienne du sarcophage d'Eshmunazor II (Musée du Louvre)

La translittération ci-dessous sépare les mots, qui ne sont pas séparés sur l'inscription, laquelle se lit de droite à gauche²⁷.

byrḥ bl bšnt 'sr w'rb' - III l lmlky mlk 'šmn'zr mlk šdnm
 bn mlk tbnt mlk šdnm dbr mlk 'šmn'zr mlk šdnm l'mr ngzlt
 bl 'ty bn msk ymm 'zrm ytm bn 'lmt wškb 'nk bḥlt z wbqbr z
 bmqm 'š bnt qnmy 't kl mmlkt wkl 'dm 'l ypth 'yt mškb z w-

'Au mois de *boul*, la quatorzième 14 année du règne du roi Eshmoun'azar, roi des Sidoniens / fils du roi Tabnit roi des Sidoniens, le roi Eshmun'azar roi des Sidoniens parla, disant j'ai été arraché / avant mon temps, fils d'un nombre de jours diminué, orphelin, fils d'une veuve et je repose, moi, dans le sarcophage et dans ce tombeau / dans un endroit que j'ai construit. Qui que tu sois ou souverain ou homme (ordinaire) n'ouvre pas ce tombeau et...'

La proximité avec l'hébreu se voit (ou plutôt s'entend) au fait qu'on peut assez facilement lire en hébreu - ce qui ne signifie pas que ce texte était lu exactement de cette façon :

be-yarah bul be-šanat arba 'èsréh²⁸ le-mol^eki²⁹ mèlèk ešmun-'azar mèlèk šidonim
 au mois boul en [l']année quatorze du règne du roi Echmounazar, roi des Sidoniens

§ 4-3. On peut, dans ce type de texte, poser les questions précédentes : qu'en est-il des affixes grammaticaux, et des mots étrangers ? Dans les deux cas, le phénicien semble très réticent à noter des voyelles : cela se voit à la rareté des <w, y, h> en fin de mot³⁰. Quant aux noms d'emprunt, pour l'autre grande ville de Phénicie, Tyr, on prête à son orthographe phénicienne <šr> (que nous avons rencontré en phénicien et en grec sur le cippe de Malte, au début de notre enquête) une voyelle /o/ parce qu'en hébreu on dit *šor*, mais l'indication est extérieure. Hérodote en grec disait *Tur*, que les Romains ont transcrit Tyr, et qu'en France prononçons /tir/ ! Dans le texte biblique, on a le même problème : le nom de la ville est écrit tantôt <šr>³¹ et tantôt <šwr>³² ; <šr> peut être lu par exemple /šar/, /šer/, /šor/. L'ajout de la lettre <w> indique une lecture /šor/ ou /šur/. C'est d'ailleurs vrai aussi pour Sidon, que dans la Bible on trouve écrit deux fois³³ <šydn> et 14 fois <šydw> avec les deux voyelles.

²⁷ On n'a translittéré ci-dessous que la partie visible sur la photo. Texte de Donner & Röllig 2002, n°14, p. 3-4.

²⁸ En hébreu, on dit « 4 + 10 », en phénicien « 10 et 4 ».

²⁹ Le -i fait difficulté, on attendrait -o. La forme <-mlk-> est un infinitif construit (cf. 1 Samuel 13 :1).

³⁰ On n'a pas trouvé, semble-t-il, d'exemple de verbe à la 1^{re} pers. sg. au présent-futur. Harris (1936 :51) indique qu'au XI^e siècle et ensuite le suffixe de 3^e pers. singulier diffère le masculin <-w> du féminin <-h>. Il n'est pas exclu que le suffixe de 1^{re} pers. sg. <-y> soit purement vocalique, voir Hackett 2008 :92.

³¹ Par exemple 2 Samuel 5 :11, 1 Rois 9 :11, Isaïe 23 :1.

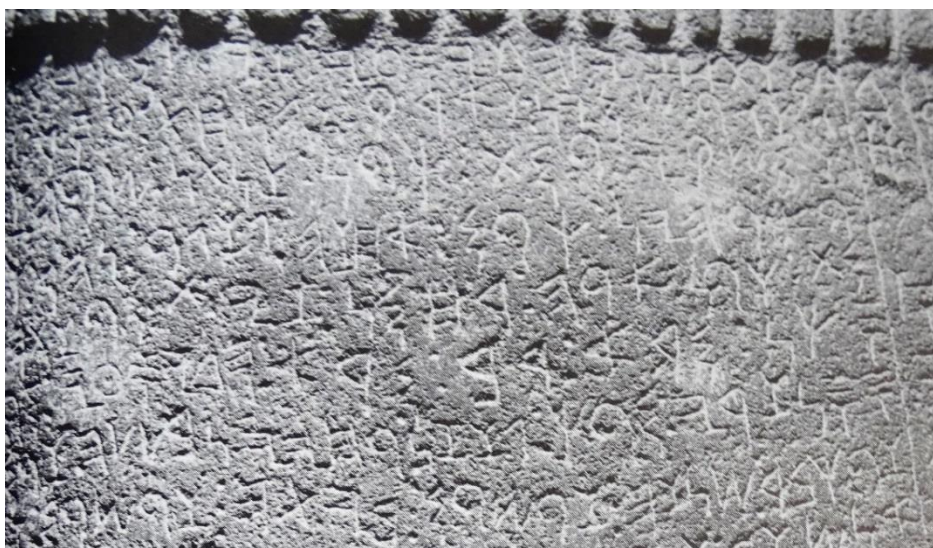
³² Par exemple 1 Rois 5 :15, Ezéchiel 27 :3, 8, 28 :12.

³³ Genèse 10 :15 et 49 :13. Les graphies avec les deux voyelles sont hors du Pentateuque.

§ 4-4. **Araméen.** Cet emploi des consonnes <y> et <w> pour indiquer des voyelles intérieures n'existe pas en phénicien³⁴. Mais il est bien attesté en araméen ancien³⁵. La statue de Tell Fekherye en Syrie, découverte en 1979, porte deux inscriptions assez longues, de même signification, en assyrien et en araméen. Les auteurs de la première description³⁶, d'après le style de la statue et certaines caractéristiques de l'inscription assyrienne, ont proposé de dater l'ensemble 'approximativement dans le courant du IXe siècle' AEC - ce qui en fait la plus ancienne inscription araméenne connue. T. Muraoka³⁷ est revenu sur la question des voyelles de cette inscription. Il faut distinguer trois situations.

§ 4-5. (1) les voyelles initiales sont toutes notées avec <'> (aleph), par exemple <'lh> 'dieu' (héb. *èloah*), au pluriel <'lhn> ou <'lhyn> (héb. *èlohîm*) ; <'rq> (héb. *èrèš*) 'terre' ; <w-l-šlm 'nš-w-h> 'et pour le salut de ses gens', où <'nš> (héb. *ènoš*, pl. *anašîm*) signifie 'une personne'. Ce <'> est une graphie minimale ; on l'interprète comme une consonne, 'quand il est prononcé' ajoutait Joüon à sa description³⁸, car en réalité il n'est pas distinctif : il n'y aurait de contraste phonologique dans cette position que si, de deux consonnes en concurrence, l'aleph empêchait par exemple l'élision de la finale du mot précédent. Cet aleph est conventionnel : il sert à marquer la voyelle, quoiqu'il n'en distingue pas le timbre.

Le début de l'inscription araméenne sur la statue de Tell-Fikhiryé³⁹



Les huit premières lignes du texte⁴⁰ :

dmwt' / zy / hdys'y : zy : šm : qdm : hddskn
 gwgl : šmyn : w'rq : mhnht : 'sr : wntn : r'y
 wmšqy : lmt : kln : wntn : šlh : w'dqwr
 l'lhyn : klm : 'hwh : gwgl : nhr : klm : m'dn
 mt : kln : 'lh : rħmn : zy : tšlwth : tbn : ysb
 skn : mr' : rb : mr' : hdys'y : mlk : gwzn : br
 ssnwry : mlk : gwzn : lħyy : nbšh : wlm'rk : ywmwh
 wlkbr : šnwh :: wlšlm : byth : wlšlm : zr'h : wlšlm

³⁴ Sur les quelques occurrences, Krahmalkov 2001, p. 16-17.

³⁵ Le constat avait été d'abord fait par Cross & Friedman 1952.

³⁶ Abou-Assaf, Bordreuil et Millard. 1982.

³⁷ Muraoka 1984.

³⁸ Joüon-Muraoka § 5 j.

³⁹ Ali Abou-Assaf, Pierre Bordreuil, Alan R. Millard, 1982.

⁴⁰ Sont surlignés <w y> sauf en début de mot, et les <h> en fin de mot.

§ 4-6. (2) <y> et <w> en milieu et fin de mot sont ambiguës. Comme auparavant, elles peuvent noter une diphtongue (et sont des semi-consonnes), ou une voyelle simple. En hébreu par exemple, un <-y> en fin de mot peut être lu /ay/ s'il est le possessif de 1^{re} personne d'un mot pluriel, ou /-i/ si c'est d'un mot singulier : *âḥî* 'mon frère' et *aḥay* 'mes frères', tous deux écrits <'ḥy>. La différence est significative. Sur la statue de Tell-Fekherye, nous avons <šm-y> 'mon nom', et c'est une voyelle. La lecture vocalique peut se produire à l'intérieur du mot : quand le graveur écrit tantôt <-yn> et tantôt <-n> pour le pluriel, on a tout lieu de voir dans ce <y> une voyelle, pas une diphtongue⁴¹. Le même phénomène a lieu avec <w>. On pense généralement que l'usage d'écrire <y> ou <w> à l'intérieur du mot pour noter une voyelle est une extension de l'usage en fin de mot, où il est jugé indispensable. Quoi qu'il en soit, cet usage est certain sur la statue. Cette ambiguïté du statut de <w, y>, dans toutes ces écritures, va demeurer : tantôt semi-consonnes /w, y/ et tantôt voyelles /u, i/. Selon les usages, dans le temps et dans l'espace, on a une proportion plus ou moins grande de lectures vocaliques.

§ 4-7. (3) <h> en fin de mot note-t-il parfois une voyelle ? Dans cette inscription le <-h> intervient souvent comme suffixe pronominal, par exemple dans <'ḥ-w-h> 'ses frères'. Ce /h/ est certainement étymologique, mais s'il cesse de se prononcer ? Bordreuil et Millard pensaient par exemple que sur cette inscription, dans le cas de <ṭb-h> 'c'est bon' où le <-h> est le féminin grammatical de <ṭb>, on veut seulement signifier un /-a/.

§ 4-8. **Hébreu.** La question de l'interprétation des graphies, notamment pour <y> et <w> où l'on peut soupçonner des consonnes cachées dans des diphtongues, est délicate : il est parfois difficile d'établir qu'il s'agit d'une simple voyelle. Cette question a connu un traitement critique important grâce au texte de la Bible hébraïque, qu'on peut en outre comparer à ce qu'on trouve dans les manuscrits de Qumran. C'est ce que décrivait James Barr⁴² :

Certaines parties des textes bibliques de Qumran⁴³ montrent beaucoup moins de ces waw <w> et yod <y> que dans le texte massorétique⁴⁴ correspondant ; mais d'autre part, de nombreux textes de Qumran, en particulier le grand rouleau d'Isaïe (1QIsa), les utilisent bien plus que ne le fait le texte massorétique (...) Se pourrait-il que cet étrange mélange d'orthographe dans le texte massorétique provienne de la superposition des usages d'étapes diverses de ce développement historique ?

§ 4-9. En effet, on trouve dans le texte massorétique des usages assez variés, que le livre de Barr nous aide à comprendre. Dans le même temps paraissait l'étude de Francis Andersen et Dean Forbes⁴⁵, qui s'appuyait sur des traitements statistiques des textes bibliques pour faire apparaître des tendances. Dans leur introduction au problème⁴⁶, ils supposent qu'a existé pour l'hébreu une phase 'purement consonantique'. Mais ils doivent convenir aussitôt que :

Aucun texte purement consonantique ne s'est retrouvé sans changement dans la Bible, car les *matres lectionis* y sont utilisées partout. En fait, il n'est pas prouvé qu'on ait jamais utilisé de texte purement consonantique pour l'hébreu.

⁴¹ Muraoka, art. cit. p. 85, mentionne l'exemple plus net, dans une autre inscription, d'une forme <wy'nny> 'et il me répondit', où le suffixe 'me' ne peut être lu que /ni/.

⁴² Barr 1989, p. 3.

⁴³ Les manuscrits sont visibles sur : <http://dss.collections.imj.org.il/>

⁴⁴ Le texte biblique en hébreu avec les signes de lecture (voyelles en particulier) indiqués par les 'massorètes', les critiques juifs établis en Palestine et en Babylonie. Le résultat de leurs travaux s'impose au IX^e siècle EC. Le Codex d'Alep est un exemple célèbre de manuscrit du texte massorétique.

⁴⁵ Andersen & Forbes 1986.

⁴⁶ Op. cit. pp. 32-33.

À l'appui de traces de la phase 'purement consonnantique' dans le texte biblique, ils rappellent, après Cross & Friedman, le fait que même des noms propres sont parfois écrits sans les <w> et <y>. Ils citent le fait qu'en Genèse 10 :8, Nemrod <nmrđ> est un héros <gbr>, tandis que dans 1 Chroniques 1 :10, Nemrod <nmrwd> est un héros <gbwr> : la voyelle peut en effet être écrite, mais parfois elle ne l'est pas. C'est le sujet du livre de Barr cité plus haut. Mais cela n'empêche pas que le texte biblique écrit systématiquement les voyelles initiales (avec un aleph dont le caractère de consonne est discutable) et les finales, comme dans 'èttén <'tn> 'je donnerai' et natattî <ntty> 'j'ai donné'.

§ 4-10. Le problème se posait de savoir comment écrire les mots étrangers. Pour un mot comme *boul*, le nom du mois babylonien qu'utilise Eshmunazor, il écrit <bl>, et cela nous laisse devant la difficulté. Ce mot se trouve une fois dans la Bible hébraïque, où il est expliqué⁴⁷ :

û-va-šanah hâ-aḥat 'èsréh be-yèrah bûl, hû' ha-ḥodèš ha-šemînî
et à l'année la onzième à la lunaison « bûl », c'est le mois le huitième.

Dans le texte biblique ce mot est écrit <bwl>, avec la consonne <w> qui indique le son /u/.

§ 4-11. Cet usage d'un certain nombre de consonnes <w, y, h, ' > est donc au carrefour de deux nécessités. La première et la plus systématique, évidente dès les textes ougaritiques et ensuite dans les inscriptions en araméen ancien, est la nécessité de noter les affixes grammaticaux, en début et en fin de mot. La lecture correcte du mot est difficile si au moins les préfixes⁴⁸ ne sont pas identifiables. En araméen ancien⁴⁹ les consonnes <w>, <y>, <h> sont systématiquement utilisées pour indiquer, respectivement, (1) le suffixe de pluriel verbal (sujet 'ils') comme dans <šm-w> 'ils ont posé' (héb. *šam-u*), (2) le suffixe possessif de 1^{re} personne ('mon') comme dans <b-y> 'mon père' (héb. *ab-i*), (3) le féminin grammatical en /-a/ comme dans <šwr-h> 'vache', féminin de <šwr> ; en hébreu biblique, on a un terme *šôr* 'tête de gros bétail' sans distinction de sexe, mais s'il y en avait on dirait *šor-a*.

L'autre nécessité est de rendre la lecture possible dans un certain nombre de cas - notamment quand on emprunte des mots, ou avec les noms propres.

§ 4-12. Cet usage vocalique concerne les consonnes <w, y, h, ' >, que les grammairiens ont appelé plus tard des *'immôt ha-qerî'âh*, ce que les hébraïsants de langue latine ont traduit par *matres lectionis* 'mères (guides pour les enfants) de lecture'. Mais comme on vient de voir, cet usage a varié, selon les langues puisque le phénicien ignore largement ce procédé tandis qu'à la même époque l'araméen le promeut. A vrai dire, l'usage en a été plus large là où les traditions d'écriture étaient moins institutionnalisées, comme en néo-punique ou en mandéen. L'usage à cet égard varie dans les textes bibliques eux-mêmes, comme on l'a déjà dit : le nom de David est écrit <dwd> ou <dwyd> : dans le second cas, le <y> indique la lecture avec le /i/ de /dawid/. Or, dans les livres de *Samuel* et des *Rois*, on trouve uniquement la graphie <dwd>⁵⁰, tandis que dans les livres des *Chroniques* (qui racontent en partie les mêmes événements) on trouve uniquement la graphie <dwyd>⁵¹. C'est bien plus une question d'usage, qu'une propriété de l'écriture elle-même.

⁴⁷ 1 Rois 6 :38.

⁴⁸ Les conventions d'écriture et l'aisance de lecture font deux contraintes qui divergent souvent, comme le montrent les orthographes historisantes du français ou de l'anglais. L'inflexion ici sur les préfixes reflète l'absence de notation des suffixes vocaliques en phénicien. Sur l'inscription de Yehimilk, <y-ark> 'il deviendra long' est suivi de deux sujets ; la graphie ne note pas le suffixe pluriel -u, mais le suffixe existe et est attesté dans le *Poenulus* de Plaute. Cependant le possessif de 1^{re} singulier -i est le plus souvent noté <-y>.

⁴⁹ Les exemples araméens sont tirés de Degen 1969, p. 26.


⁵⁰ On trouve <dwd> 397 fois dans les deux Samuel, et 77 fois dans les deux Rois, mais dans 1 Rois on trouve pourtant deux fois <dwyd> : en 1 Rois 3 :14 (une voix parle à Salomon qui rêve) et 11,4.

⁵¹ On trouve <dwyd> 202 fois dans les Chroniques, jamais <dwd>.

Utiliser certaines consonnes pour indiquer la prononciation, c'est-à-dire en fait comme voyelles, c'est ce que va faire le grec.

5. Le grec

§ 5-1. Les Grecs qui habitaient ou fréquentaient la Méditerranée orientale ont généralement adopté l'alphabet cananéen à 22 lettres, avec des variations dans la forme, et en gardant les noms des lettres : alpha, beta etc. Dans l'alphabet cananéen, ces noms avaient un sens parce que souvent on avait pris (autrefois, au II^e millénaire AEC) pour signe conventionnel d'un son, le signe d'une chose dont le nom commençait par ce son. Par exemple pour le lettre , on avait pris le signe représentant une 'maison' dont le nom était *bayt* et commençait par /b/. En théorie, on aurait pu prendre d'autres mots, car il y a beaucoup de mots qui commencent par /b/. Mais en pratique, on constate que ce principe « acrophonique » (l'utilisation du son initial d'un mot) a permis de sélectionner des signes simples pour des sons déterminés.

§ 5-2. Le signe, qui auparavant désignait une 'maison' et dont le dessin dans des temps plus anciens encore évoquait plus ou moins une maison, se trouvait alors défait de sa signification ancienne, et acquérait une signification arbitraire, car rien désormais ne pouvait inciter à penser que le signe  (c'est sa forme dans les alphabets cananéens à 22 signes) ne pouvait convenir qu'au son /b/. On avait là l'équivalent de ce que Saussure appellera « l'arbitraire du signe ». Saussure visait le mot entier : rien dans la suite de sons /mezō/ ni dans la suite de signes graphiques <maison> (pour en rester au français) n'a de rapport nécessaire avec ce qu'on désigne par là, et dont la définition d'ailleurs est sujette à des discussions intéressantes. Mais ce qui est vrai au niveau du mot, est encore plus vrai dès qu'une lettre, ou tout signe d'écriture, est assignée à une sonorité ou une suite de sonorités dont l'emploi sera multiple. Tant qu'un groupe de lettres ou signes ne convient qu'à une chose, comme pour un dessin qui s'efforce de désigner quelque chose, ce n'est pas un signe : c'est un symbole - pourrait-on dire.

§ 5-3. Les marchands, voyageurs et mercenaires grecs, dont certains étaient plus ou moins bilingues, connaissaient cette petite série de signes, qui permettait de noter non pas des choses, mais des sons. Toutefois, on l'a dit, ces marchands et voyageurs étaient embarrassés parce que cette écriture était assez dépendante du type de langues qu'elle servait à écrire. Quand il faut écrire des dialectes grecs, l'étrusque ou les parlers italiens voisins des colonies grecques, l'idée que les affixes grammaticaux donnent une bonne idée de la prononciation devient fautive. L'espèce de « contrat » entre la structure de la langue et l'économie de l'écriture est rompu. S'ajoutent à cela des difficultés particulières à chaque langue, notamment en grec la fréquence des groupes de consonnes⁵². Les Grecs ont donc suivi les innovations en cours à propos de la notation des voyelles, et en ont tiré un parti particulier.

§ 5-4. Pour noter les voyelles, les scribes des écritures cananéennes employaient deux sortes de lettres, d'une part <y, w> et d'autre part <h, ' >. L'emploi comme pure voyelle des deux premières provenait sans doute de la réduction d'anciennes diphtongues. Un exemple intéressant est celui que nous avons vu plus haut, <šwr> en hébreu 'tête de gros bétail' (taureau, bœuf, vache), qui est <twr> (prononcé /taur/) en arabe ; les parlers araméens ont <twr' > qui est lu tantôt /taurâ/ comme en syriaque et tantôt /tôrâ/ comme en araméen talmudique, c'est-à-dire tantôt avec une diphtongue où transparaît la consonne /w/, tantôt avec une diphtongue résorbée en voyelle longue. On s'est demandé si le mot grec <tauro-> 'taureau' n'était pas un emprunt à ces langues-là, ou bien si toutes ne l'avaient pas emprunté ailleurs. On connaît le culte crétois du taureau, illustré par la légende du Minotaure au centre du Labyrinthe. Encore aujourd'hui en français, via le latin, nous écrivons *taureau* et dans le *taur-* on voit encore, 3000 ans après, l'ancienne consonne /w/.

⁵² Février 1984 : 284.

§ 5-5. Mais l'autre sorte de lettres, <h, ' >, n'avait aucun rapport avec d'anciennes diphtongues. Cela montre qu'on se passait de justification étymologique quand il le fallait. On pouvait les utiliser pour des voyelles « sans scrupule ». Et en effet, de ces deux lettres, les Grecs ont fait E et A.

§ 5-6. Notre but ici n'est pas d'examiner tout l'alphabet grec, mais la notation des voyelles. Nous allons regarder, de l'alphabet grec, seulement les lettres importantes pour notre sujet.

latin	A	E	I	O	U
grec	Α	Ε	Ι	Ο	Υ
cananéen	𐤀	𐤅	𐤇	𐤋	𐤎
	'	h	y	'	w

Origine des signes grecs des voyelles

Les signes que les Grecs ont utilisé pour noter des voyelles sont largement ceux qui étaient déjà utilisés de cette façon à cette époque-là au Proche Orient. Nous avons ajouté au-dessus les signes de la manière latine (pour U, les Latins avaient surtout la forme V), qui sont très semblables : ils ont été emprunté à un alphabet grec. La dernière ligne rappelle les sons originaux de ces lettres en cananéen. La différence décisive entre l'écriture grecque et l'écriture cananéenne, c'est qu'en grec ces signes ne sont employés **que pour les voyelles**, plus du tout pour des consonnes.

§ 5-7. On dit souvent que les Grecs ont utilisé pour leurs voyelles les signes « phéniciens » dont ils n'avaient pas besoin. Mais c'est une erreur. Car si c'était le cas, on voit mal pourquoi ils auraient utilisé ceux-là précisément. La vérité, c'est que ces signes étaient déjà utilisés en cananéen (et dans l'emploi qu'en faisait les marchands, mercenaires etc.) pour noter des voyelles. L'originalité de l'usage grec, c'est d'avoir adopté ces signes avec uniquement leur valeur vocalique.

§ 5-8. L'idée qu'il s'agit des « Phéniciens » est assez naturelle. C'est Hérodote qui l'a vulgarisée. Son texte est bien connu, mais il est utile de le redonner ici ⁵³:

Ces Phéniciens venus avec Cadmus, dont étaient les Géphyréens [dont Hérodote vient de parler], introduisirent chez les Grecs en s'établissant dans ce pays, beaucoup de connaissances ; entre autres celle des lettres (*grammata*) que les Grecs, autant qu'il me semble, ne possédaient pas auparavant⁵⁴ ; ce furent d'abord les lettres dont tous les Phéniciens aussi font usage ; puis à mesure que le temps passait, en même temps qu'ils changeaient de langue, les Cadméens changèrent aussi la forme des caractères (*ton rhuthmon tôn grammatôn*)⁵⁵. La plupart des régions d'alentour étaient habitées à cette époque par des Grecs de race ionienne ; ils empruntèrent les lettres aux Phéniciens qui les leur avaient enseignées, et les employèrent légèrement modifiées ; et, en les employant ils les firent connaître, comme c'était justice puisque c'étaient les Phéniciens qui les avaient introduites en Grèce, sous le nom de *phoinikeia*. C'est de même d'après l'ancien usage que les Ioniens appellent les 'livres de biblos' [le trad. explique qu'il s'agit de papyrus] *diphthera*, parce que jadis, vu la rareté des 'livres de biblos', ils employaient des peaux (*diphthera*), peaux de chèvre ou de mouton ; encore de mon temps, beaucoup de Barbares écrivent sur cette sorte de peau. J'ai vu moi-même des lettres cadméennes dans le sanctuaire d'Apollon Isménios à Thèbes ; elles sont gravées sur trois trépieds et ressemblent le plus souvent aux lettres ioniennes. L'un des trépieds

⁵³ Hérodote, *Histoires* 5, 58-59. Traduction de Ph.-E. Legrand, Belles Lettres, CUF, 1946, p. 102-103.

⁵⁴ Avaient existé auparavant les syllabaires dits linéaire B et linéaire A. Mais il existe une rupture profonde entre l'époque du linéaire B (qui a environ 87 signes syllabiques et une centaine de signes 'idéographiques') et celle de l'introduction de l'écriture cananéenne. Les dernières tablettes en linéaire semblent dater d'environ 1200 AEC.

⁵⁵ D'autres auteurs pensent qu'il s'agit de l'ordre des lettres dans l'alphabet.

porte cette inscription « Amphitryon m'a consacré au dieu, du butin fait sur les Téléboéens ». Cela peut dater du temps de Laïos, fils de Labdacos, fils de Cadmos. »

Hérodote continue en décrivant les deux autres trépieds conservés dans le temple, et il donne les inscriptions dont ils sont marqués en lettres 'cadméennes' - apparemment dans une forme archaïque d'alphabet grec, plus proche de l'alphabet cananéen. Il n'est guère varisemblable que l'emprunt de l'alphabet s'est fait par un seul groupe, et du reste Hérodote explique que l'alphabet s'est diffusé ensuite. Mais il y a beaucoup d'aspects remarquables dans son texte. En gros, son opinion est juste.

§ 5-9. Les premières inscriptions grecques, sur les pierres ou sur les vases, sont souvent dans le sens de la droite vers la gauche, comme en cananéen. C'est le cas d'une des plus anciennes inscriptions grecques, ci-dessous.

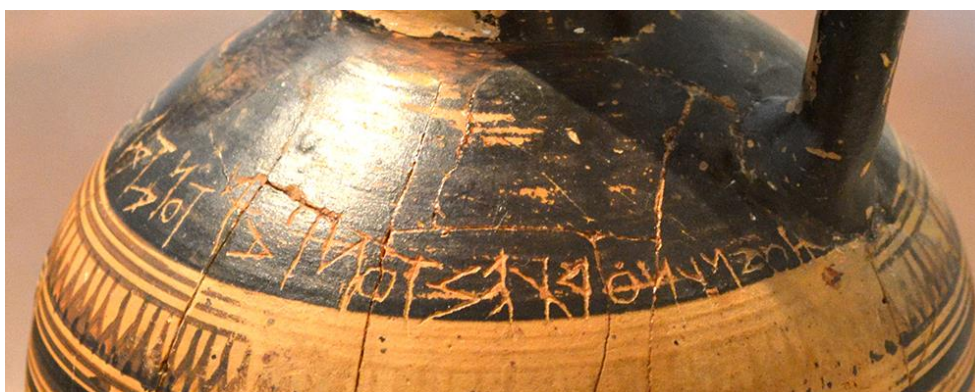


Musée épigraphique d'Athènes. Vers 625 AEC.

ENIALO ΘΥΓΑΤΡ[ΟΣ] / ΚΕΡΑΜΟΣ ΣΤΕΛΕ

Cette inscription se lit de droite à gauche ; on reconnaît les formes cananéennes de certaines lettres, comme le \aleph pour ce qui va devenir E.

§ 5-10. Un graffito encore plus ancien, qu'on date parfois de 740 AEC (ce qui en fait la plus ancienne inscription alphabétique connue en langue grecque), est celui du vase du Dipylon.



Le graffito (partiel) du vase du Dipylon. Musée archéologique d'Athènes.

L'inscription complète se lit aussi de droite à gauche, et on voit ici le début :

ΗΟΣ ΝΥΝ ΟΡΧΕΣΤΟΝ ΠΑΝΤΟΝ [ΑΤΑΛΟΤΑΤΑ ΠΑΙΖΕΙ ΤΟΥ ΤΟΔΕ...]

hos nun orkheston panton [atalotata paizei tou tode]

'Celui-ci, de tous les danseurs' etc...

Ceux qui connaissent l'alphabet grec remarqueront deux choses, outre la forme archaïque des lettres. D'une part, on « devrait avoir » ΟΡΧΕΣΤΩΝ ΠΑΝΤΩΝ avec un -ΩΝ à la fin pour le génitif pluriel. Mais nous voici avec un alphabet grec qui n'a pas inventé l'oméga ! Il y avait nécessairement des alphabets grecs sans oméga puisque, quand les Latins ont emprunté un alphabet grec, ils n'en ont pas eu. D'autre part, tout au début on lit quelque chose comme (de droite à gauche) ΗΟΖ. La 1^{re} lettre est le modèle du grec H, ensuite O, ensuite Σ. Ce qui implique que le H de l'alphabet grec servait encore à marquer 'h' comme dans son modèle cananéen. C'est ce signe qui donnera plus tard « l'esprit rude », et pas encore le /ē/ du êta du grec classique ; c'est logique : puisque c'est un alphabet sans /ō/ (sans oméga), il est normal qu'il soit aussi sans /ē/ (sans êta).

Nous pouvons en conclure que les premières formes d'alphabet grec n'avaient que E pour noter ce qui sera plus différencié en epsilon E et êta H, et parallèlement que O pour ce qui sera plus tard différencié en omicron O et oméga Ω. Nous pouvons aussi voir que E et H proviennent de deux lettres cananéennes distinctes :

grec	E	H	O	Ω
cananéen	𐤅	𐤆	𐤇	rien !
	h	ḥ	'	

tandis que le couple O et Ω a une histoire différente : O a bien une origine dans l'alphabet cananéen, mais Ω est une invention grecque plus tardive.

Conclusion

Les Grecs ont entretenu, pas seulement par les Jeux Olympiques, le goût du héros, et de son double ambigu : l'inventeur. Hérodote, s'émerveillant (avec raison) de l'écriture alphabétique, veut trouver (il a tort) qui l'a inventé : il invente Cadmos. Je ne veux pas dire que la description que fait Hérodote de l'emprunt qu'ont fait les Grecs de l'alphabet aux 'Phéniciens' est stupide. Je pense au contraire qu'elle est magnifique : voici une grande civilisation qui dit ce qu'elle doit aux autres - c'est assez rare pour être souligné. C'est cela qui fait les civilisations : le regard amical sur ce qui n'est pas soi.

En outre, Hérodote avait raison sur l'essentiel : c'est vrai que les alphabets grecs proviennent des alphabets cananéens (Hérodote simplifie en 'phénicien' ; on lui pardonne) ; c'est vrai qu'ils ont changé les lettres un peu. Et c'est ce qui produit cette scène extraordinaire que nous raconte Hérodote : il regarde les vieux meubles dans ce temple qu'il visite, exactement comme feront plus tard Poggio Bracciolini ou Flavio Biondo qui recopieront dans des cahiers les vieilles inscriptions romaines, et lui, Hérodote, 2000 ans avant eux, note les inscriptions dans un cahier, pour nous les rapporter ensuite. Ce qui signifie qu'il a pu lire ces inscriptions. Il nous recopie les choses.

Or, l'écriture est bien une copie. Mais le plus souvent c'est une copie sans héros. Ce qui a manqué à Hérodote, c'est la sensibilité à l'anonymat. Lui, les Grecs de son temps, et beaucoup d'autres, considéraient que la valeur méritait l'éclat. Il fallait le génie de Simonide pour faire une épitaphe aux morts des Thermopyles sans les dénombrer : 'Toi qui passe, va dire à Sparte que nous...'

Et de même que le passage des grandes choses est souvent sans éclat, de même ces choses nous viennent-elles des autres plus que nous le croyons. L'alphabet grec, ou plutôt les alphabets grecs, dont il ne faut pas occulter le caractère nouveau, est pourtant beaucoup la suite naturelle de ce qui avait été réalisé avant eux. Nous avons essayé d'en restituer le chemin.

Références et bibliographie succincte

- Abou-Assaf, Ali, Pierre Bordreuil, Alan R. Millard, 1982, *La Statue de Tell Fekherye et son inscription bilingue assyro-araméenne*. Editions Recherche sur les Civilisations, Etudes assyriologiques.
- Andersen, Francis I. & A. Dean Forbes. 1986. *Spelling in the Hebrew Bible*. Rome, Biblical Institute Press (coll. Biblica et Orientalia, 41).
- Barr, James. 1989. *The Variable Spellings of the Hebrew Bible*. Oxford University Press.
- Caquot, André, Maurice Sznycer et Andrée Herdner, 1974, *Textes ougaritiques*, tome 1 : *Mythes et légendes*. Cerf.
- Cross, F.M. & D.N. Friedman. 1952. *Early Hebrew Orthography*. American Oriental Series 36, New Haven.
- Degen, Rainer. 1969, *Altaramäische Grammatik*, Franz Steiner.
- Donner, H. & W. Röllig. 2002. *Kanaanäische und aramäische Inschriften*, Bd 1. 5. Auflage. Harrassowitz Verlag.
- Driver, G.R. 1956, *Canaanite Myths and Legends*. T. & T. Clark, Old Testament Studies, 3.
- Février, James. 1984 (1959). *Histoire de l'écriture*. Payot.
- Gurdon, Cyrus H. 1998 (1984). *Ugaritic Textbook*. Roma, Pontificio Istituto Biblico.
- Hackett, Jo Ann. 2008. Phoenician and Punic. In Roger D. Woodard (ed.). 2008. *The Ancient Languages of Syria-Palestine and Arabia*. Cambridge University Press : 82-102.
- Harris, Zellig, S. 1936. *A Grammar of the Phoenician Language*. American Oriental Society.
- Jouön, Paul & Takamitsu Muraoka. 2006². *A Grammar of Biblical Hebrew*. Gregorian and Biblical Press.
- Krahmalkov, Charles. 2001. *A Phoenician-Punic Grammar*, Brill,
- Lambert, W. G. & A.R. Millard. 1969. *Atra-Ḫasis, the Babylonian Story of the Flood*, Oxford University Press.
- Morag, Shelomo. 1962. *The Vocalization Systems of Arabic, Hebrew and Aramaic*. Mouton & Co.
- Muraoka, Takamitsu. 1984. The Tell-Fekherye Bilingual Inscription and Early Aramaic, *Abr-Nahrain*, 22, 79-117.
- Sass, Benjamin. 1988. *The Genesis of the Alphabet and its Development in the Second Millenium B.C.* Harrassowitz, Wiesbaden.
- Sass, Benjamin. 2005. *The Alphabet at the Turn of the Millenium. The West Semitic Alphabet CA 1150-850 BCE. The Antiquity of the Arabian, Greek and Phrygian Alphabets*. Tel Aviv, Emery and Claire Yass Publications in Archaeology.
- Virolleaud, Charles. 1936. *La légende phénicienne de Danel. Texte cunéiforme alphabétique avec transcription et commentaire, précédé d'une introduction à l'étude de la civilisation d'Ugarit*. Paris, Geuthner.
- Woodard, Roger D. 2014. *The Textualization of the Greek Alphabet*. Cambridge Univ. Press.